

B i b l i o t h è q u e
des
**SCIENCES
HUMAINES**

**Penser la guerre,
Clausewitz**
I
L'âge européen

par

RAYMOND ARON

nrf
Éditions Gallimard

*Bibliothèque
des Sciences humaines*

La guerre est une science couverte de ténèbres dans l'obscurité desquelles on ne marche point d'un pas assuré; la routine et les préjugés en sont la base, suite naturelle de l'ignorance. Toutes les sciences ont des principes et des règles; la guerre n'en a point, les grands capitaines qui en ont écrit ne nous en donnent point; il faut être consommé, et il est impossible de se former le jugement sur les historiens qui ne parlent de la guerre que selon qu'elle se peint à leur imagination.

Maurice de Saxe,
Mes rêveries, 1757.

The study of war as a branch of knowledge, requires the method of work that prevails in a university as well as the attitude of mind which is inculcated there. But it is not likely that these needs will be fulfilled until men of learning change their attitude of mind towards war, and learn to regard it as a branch of knowledge worthy of exploration.

B. H. Liddell Hart,
The Ghost of Napoleon.

Je voudrais remercier ceux qui m'ont aidé dans la rédaction et la mise au point de cet ouvrage : M^{lle} Steinhauser à laquelle j'ai emprunté la traduction des extraits de lettres et d'écrits politiques et qui a toujours répondu avec la même obligeance et la même pertinence aux questions de langue que je lui ai posées; le professeur W. Hahlweg, incomparable connaisseur de tout ce qui touche à Clausewitz, qui, lui aussi, répondit généreusement à mes demandes; mon collaborateur technique, Bernard Bonilauri, qui lut pour moi certains livres, français et anglais, en particulier ceux des écrivains militaires que je commente dans le Livre II; M. P. Rupp qui m'aida à me familiariser avec la littérature allemande de la période napoléonienne; enfin, *last but not least*, M^{lle} Isabelle de la Jarte qui assumait avec patience et bonne humeur, grâce à sa connaissance de l'allemand, la tâche ingrate de dactylographier un manuscrit, plusieurs fois réécrit ou révisé, au cours des trois dernières années.

M. Pierre Manent et M. Gérard Beckerman ont établi l'index des noms propres et des matières.

Les références à *Vom Kriege* sont indiquées de la manière suivante : le chiffre romain désigne le livre, le premier chiffre arabe le chapitre, les deux chiffres de page désignent respectivement la page de la traduction française (éditions de Minuit) et de l'édition publiée en Allemagne de l'Est en 1957. Le chiffre entre parenthèses se rapporte à la page de la dix-huitième édition, publiée par W. Hahlweg aux éditions Dümmler.

Les autres ouvrages de Clausewitz se trouvent principalement dans l'édition des œuvres posthumes en dix tomes, *Hinterlassene Werke* que je cite H. W. avec le chiffre romain du tome et le chiffre arabe de la page. Cette édition, préparée par Marie von Clausewitz, est la seule qui existe encore aujourd'hui. On trouvera, dans l'appendice bibliographique, des indications détaillées.

Le professeur W. Hahlweg a publié en 1967 un gros volume de *Schriften, Aufsätze, Studien, Briefe* (Vandenhoeck et Ruprecht). Je cite Hahlweg, t. I. Le professeur W. Hahlweg prépare en effet un deuxième tome.

Les notes numérotées en chiffres romains se trouvent à la fin du volume.

PRÉFACE

Ma première rencontre avec Clausewitz remonte à quarante ans. A Berlin, au cours des deux années qui précédèrent l'arrivée au pouvoir de Hitler, je me liai avec un historien, de formation philosophique, qui portait aux choses militaires, stratégie et organisation des armées, un intérêt privilégié. Autant que je m'en souviens, il n'entendait pas, à l'époque, se spécialiser dans l'étude de la guerre. Nous discutons de l'article fameux de Carl Schmitt, Le concept du politique, qu'il voulait critiquer durement. Herbert Rosinski me parlait de son auteur favori, Carl von Clausewitz, sur lequel il projetait d'écrire un livre, le livre définitif. Il n'alla pas au-delà d'un article qui figure dans toutes les bibliographies, aujourd'hui encore : paru dans la Historische Zeitschrift, en 1935, l'article s'efforçait, peut-être pour la première fois, de reconstituer les étapes de la pensée clausewitzienne entre la période de Coblenz (1816) et 1830, à la lumière des quatre notes, écrites de la main du général lui-même, que l'éditrice de l'œuvre posthume, Marie von Clausewitz avait insérées au début du premier tome. Pour l'essentiel, les hypothèses de mon camarade de jeunesse ont été confirmées par les recherches ultérieures. En revanche, il n'élabora jamais, à ma connaissance, les indications mystérieuses qu'il donne à la fin de son article. Selon lui, entre 1827 et 1830, la pensée de Clausewitz avait progressé et, au moment de sceller le manuscrit, de nouveaux horizons s'ouvraient devant le théoricien. Quels progrès? Quels horizons? Rosinski n'a pas répondu à ces questions. Les difficultés de la vie dans l'émigration, plus encore peut-être des difficultés intérieures, ne lui permirent pas d'écrire le livre auquel il rêvait déjà en 1932.

Je doute qu'il m'ait communiqué son enthousiasme pour Clausewitz, puisque je ne garde pas le souvenir d'une lecture de *Vom Kriege* avant la guerre de 1939. En revanche, par un étrange concours de circonstances, le tirage à part de son article de 1935 a traversé sans encombres les événements et les déménagements : je l'ai retrouvé intact, trente-cinq ans plus tard, quand je décidai de donner un cours au Collège de France sur le plus célèbre et peut-être le moins bien connu (en France surtout) des écrivains militaires.

Entre-temps, j'avais rencontré, à Londres cette fois, un autre lecteur passionné de *Vom Kriege*, un Polonais de la région de Teschen, Stanislas Szymonzyk. Ce dernier, dans *La France libre*, fondée par André Labarthe, rédigeait en allemand des études de critique militaire que je traduisais et adaptais en français. Il utilisait volontiers des phrases de Clausewitz, pour rehausser le ton et le style d'analyses austères. Pourtant, je ne crois pas avoir lu à l'époque le *Traité*¹ alors que je me souviens d'avoir lu H. Delbrück, *Die Geschichte der Kriegskunst im Rahmen der politischen Geschichte*.

Je lus pour la première fois l'œuvre maîtresse de Clausewitz il y a une vingtaine d'années, vers 1955, quand parut la traduction française de M^{me} Naville, alors que je réfléchissais sur les conséquences politico-stratégiques des armements nucléaires. A l'âge atomique, la subordination des chefs militaires aux chefs d'État ou de gouvernement prend un caractère d'évidence et de nécessité. La Formule, la guerre, continuation de la politique par d'autres moyens², tant de fois interprétée à contresens, retrouve d'elle-même sa portée originelle. Je mis en exergue d'un des essais d'Espoir et peur du siècle³, la phrase du livre VIII : « Tout l'art militaire se change en simple prudence dont l'objet principal sera d'empêcher l'équilibre instable de pencher soudain à notre désavantage et la demi-guerre de se transformer en une guerre complète⁴. »

Une grande œuvre, surtout de philosophie politique, se prête toujours à des lectures multiples. Disons, pour éclairer immédiatement ceux qui se proposent de me suivre jusqu'au bout, que je tiens pour centrale l'idée à laquelle Clausewitz ne parvint

1. Pour simplifier, j'appellerai *Vom Kriege* le *Traité*.

2. Je la désignerai en soulignant le mot *Formule*.

3. Paris, Calmann-Lévy, 1956.

4. VIII, 6 A, p. 703 et p. 727 (1989).

probablement qu'au terme de sa recherche, à savoir la possibilité d'un mouvement de sens contraire à celui de l'ascension aux extrêmes, mouvement extrinsèque à la guerre au sens étroit d'épreuve de force mais intrinsèque à la guerre selon sa définition complète, non plus chose autonome mais fragment de l'ensemble politique.

Cette troisième rencontre, la première directe, avec l'homme et l'œuvre, se prolongea en une familiarité durable. A Londres, le Traité demeurait, pour moi comme pour tant d'autres, un trésor de citations. A partir de 1955, j'y cherchai le secret de l'élaboration théorique d'un domaine d'action. Je l'utilisai (d'une manière qui ne me satisfait plus) dans Paix et Guerre entre les nations¹. La définition initiale de la guerre, à la première page du Traité, implique que les États, pour s'imposer les uns aux autres leur volonté, recourent éventuellement à la violence. Une telle définition ne présente aucune originalité, elle reprend l'hypothèse commune aux philosophes classiques des relations interétatiques, de Hobbes à Montesquieu et de Rousseau à Hegel. Je me réfèrai de préférence à Clausewitz parce que celui-ci rapproche immédiatement les deux concepts décisifs — acte de violence, volonté — et permet d'insérer dans le même système conceptuel les modalités changeantes des conflits armés ou même des conflits réduits à l'observation armée, des épreuves de volonté à l'ombre de la violence possible.

Le contraste entre les guerres en dentelles du XVIII^e siècle et les guerres de la Révolution et de l'Empire offrit un point de départ à sa réflexion; cent trente ans plus tard, l'ampleur hyperbolique des guerres déclenchées en 1914 et en 1939, puis la menace de l'arme nucléaire obligent le citoyen, l'observateur, le sociologue à se demander quand et pourquoi les guerres montent aux extrêmes, si et comment les hommes peuvent les limiter. Clausewitz lui-même s'est-il soucié de cette limitation? A ce point, je retrouvai l'article de Herbert Rosinski et la longue polémique, inconnue en France mais célèbre en Allemagne, sur l'avertissement de 1827 et sur les deux sortes de guerres.

Pour en avoir le cœur net et me faire une opinion personnelle, je décidai de consacrer un de mes cours au Collège de France à Clausewitz. Ce qui m'avait attiré d'abord, c'était le problème

1. Paris, Calmann-Lévy, 1962.

philosophique, l'effort pour saisir la nature de la guerre, pour élaborer une théorie qui ne se confondît pas avec une doctrine, en d'autres termes qui apprit au stratège à comprendre sa tâche sans nourrir la prétention dérisoire de communiquer le secret de la victoire.

Une fois plongé dans l'étude des textes, en vue de déterminer les dates et de distinguer les états successifs de la pensée, je pris le plaisir que donnerait un roman policier, amputé de son dernier chapitre : chaque lecteur résout l'énigme à sa manière. Qu'on le veuille ou non, l'enseignement de Clausewitz reste et restera toujours ambigu. L'interprétation que j'en donne s'accorde avec mes préférences, avec les préférences des générations qui ont vécu les guerres du XX^e siècle. Je crois aussi que cette interprétation s'accorde avec les réflexions ultimes de Clausewitz, au moins avec une des tendances de ses réflexions ultimes. Mais, pour des raisons que le livre mettra en lumière, l'équivoque subsiste et subsistera. Aussi bien se trouvera-t-il toujours des pacifistes pour rappeler qu'un théoricien n'est jamais innocent. Sous prétexte de saisir l'essence du phénomène-guerre, il répand une certaine vision du monde : généraux et hommes d'État agiront ensuite conformément à cette représentation du réel. Après tout, les hommes d'action créent, pour une part, la réalité à laquelle ils ont l'illusion de se soumettre. Pour qui sait lire Clausewitz tout entier, celui-ci n'a enseigné ni l'audace en quête de la victoire d'anéantissement, ni la prudence en vue de réduire les guerres à une observation en armes ; ou plutôt il a enseigné à la fois l'audace et la prudence, la primauté de la destruction des forces armées de l'ennemi parmi les objectifs militaires, mais aussi la subordination de la conduite des opérations militaires à la politique. Qui pouvait, en Allemagne, se réclamer de lui après 1918 ? Après 1945 ? Qui aux États-Unis, après le désastre du Vietnam ? Les querelles entre les spécialistes de Clausewitz aboutissent sans transition aux débats de l'histoire universelle.

*

Puisque nul ne vit durant des années en une sorte de dialogue familier avec un autre esprit sans éprouver des sentiments à l'égard de cet interlocuteur, silencieux et insistant, mieux vaut que j'avoue ma sympathie. Je n'ai jamais nié que mes « portraits

intellectuels » manquaient d'objectivité si par ce terme on désigne une « neutralité affective ».

Quelques textes, peu nombreux, devraient m'irriter. Par exemple : « Bonaparte est coriace comme un Juif et tout aussi cynique¹. » Les textes où s'expriment à l'égard des Français la haine ou le mépris sont innombrables. Ni les uns ni les autres ne me touchent parce qu'ils révèlent un Clausewitz sans son génie, pareil à tant de ses contemporains ; il laisse parler en lui l'esprit du temps, le Zeitgeist. J'ai déjà plus de peine à supporter le chant de joie du 4 avril 1813 : « Je me porte bien et je vis des jours heureux, voici l'essentiel de ce que j'ai à te rapporter. Faire partie d'une charmante petite armée à la tête de laquelle se trouvent mes amis, traverser un pays magnifique, à la belle saison, et dans un tel but, c'est à peu près l'idéal rêvé d'une existence terrestre (si on l'imagine transitoire et comme un chemin vers d'autres existences). Mon ami G. [Gneisenau] a une allure de dieu dans son uniforme de général. Les troupes sont pleines d'entrain et chantent Auf, Auf Kameraden et d'autres chansons semblables, d'autres chantent des tyroliennes à la perfection. » Clausewitz croyait-il aux « autres existences » ou la phrase répondait-elle aux sentiments religieux de sa femme ? La passion du combat et de la gloire qui animait l'officier prussien, je la supporte et je la comprends, comme une manière d'être ou de sentir qui traverse les siècles et qui prend d'autres formes plutôt qu'elle ne disparaît. La foule à l'assaut de la Bastille, dans laquelle Sartre aperçoit l'humanité déchirant ses chaînes, vaut-elle mieux que les soldats, allemands ou français, marchant à la mort et à la victoire en chantant ? La réponse varie selon les temps et l'humeur.

Pour sympathiser avec l'attitude de Clausewitz entre 1806 et 1815, un Français n'a qu'à se souvenir de ses propres expériences entre 1940 et 1945. Non que je veuille comparer Napoléon à Hitler : le patriote allemand n'en résistait pas moins à la domination de la France sur l'Europe. Résistant, Clausewitz a refusé la paix d'abdication avec une éloquence qui émeut les hommes de ma génération : « Cette paix qu'apporte la soumission, je la refuse à jamais. Si je ne puis vivre, libre et respecté, en citoyen

1. Lettre à sa femme du 11 avril 1814, dans Karl Schwartz, *Leben des Generals von Clausewitz und der Frau Marie von Clausewitz*, Berlin, Ferd. Dümmler, 1878, t. II, p. 117. Cf. aussi, t. I, p. 521.

(Bürger) d'un État libre et respecté, et jouir dans tes bras des fruits d'or de la paix, alors qu'elle fuie pour toujours de mon cœur¹. »

Après la catastrophe, prisonnier en France, il écrit à sa fiancée le 28 juin 1807 : « Il n'est rien que je ne craigne autant que la paix ; plus fort sera le désir de la conclure et plus elle sera dangereuse. C'est le sommeil d'un homme qui est en danger de perdre la vie, dans un froid qui le paralyse ; s'il cède au besoin pressant de la nature, ce sera pour ne jamais se réveiller². »

Résistant alors que d'autres hésitaient ou désespéraient, il ne s'abandonne pas, lorsqu'il revient à Paris en vainqueur, aux joies impures de la revanche. « Aux yeux de l'histoire, ce sont les Anglais qui auront le beau rôle dans cette catastrophe, car ils n'ont pas l'air d'être venus ici comme nous, animés d'une soif de vengeance et de représailles, mais en maître qui punit avec une orgueilleuse froideur et une intégrité impeccable — bref, ils ont plus de distinction que nous.

« Les longues marches que nous avons faites nous ont empêchés de maintenir partout une stricte discipline, mais même parmi nos officiers, il est apparu fréquemment un esprit de cupidité que nous avons si souvent conspué chez les Français ; je ne saurais dire combien cela m'attriste. Mais cela tient à tout ce rôle que nous assumons et que j'aurais imaginé plus beau³. » Et encore : « Mon vœu le plus pressant est que cet épilogue prenne fin rapidement, car de rester ainsi, le pied sur la nuque d'un autre, répugne à mes sentiments, tandis que l'interminable conflit des intérêts et des partis répugne à ma raison⁴. »

Plus encore que par cette noblesse d'âme, Clausewitz me touche par ses lettres à Marie, sa fiancée, puis sa femme, de 1806 jusqu'en 1831 ; correspondance singulière, peut-être unique, témoignage d'un amour passionné et constant. Le disciple de Machiavel y trahit les deux âmes qu'il portait en lui, une volonté d'action et une sensibilité frémissante. Peut-être, en dernière analyse, le rapprochement de quelques citations permettra-t-il au lecteur d'admettre la sympathie que je nourris à l'égard de l'ennemi de Napoléon, des Français et de la France : « Nul homme au monde n'éprouve plus que moi le besoin de l'honneur

1. Lettre du 30 août 1806, Schwartz, I, p. 213.

2. *Ibid.*, I, p. 280-281.

3. *Ibid.*, II, p. 164.

4. *Ibid.*, II, p. 164.

et de la dignité de la nation ¹. » Pourtant, pas plus que Machiavel, il ne croit à la durée des choses politiques. « Quel que soit le nombre de siècles où s'étendent leur durée et leur action, les institutions les plus hautes de l'organisation civile portent en elles le principe de leur propre destruction... Si le sentiment religieux en son élémentaire pureté hantera éternellement le cœur des hommes, nulle religion positive ne peut durer éternellement... Tandis que le prêtre de l'art porte en lui le sentiment exaltant et fort satisfaisant que l'objet de ses aspirations existe loin au-delà de toute convention, non point dans le temps et l'espace, mais dans l'éternel et l'infini [...] l'homme de la cité devra se retrancher dans les barrières étroites des conventions pour y poser la pierre angulaire de son édifice, il délimitera scrupuleusement son enclos dans le temps et dans l'espace, pour mesurer à son œuvre sa part modeste et volontairement limitée de durée et de perfection. Il lui faudra partout distinguer, séparer, classer, choisir, exclure et, avec quelle audace, porter la main sur cette unité sacrée qui est le bien suprême de la raison et peut-être la seule finalité reconnue de ce monde, sans savoir jusqu'où il la sert bien ou mal ². »

Homme d'action, Clausewitz le fut de toute son âme ; mais, de toute son âme aussi, il voulut penser son action et l'action. Dans l'Europe apaisée, de 1816 à 1830, cet officier prussien qui appartient en fait à une famille de théologiens et de professeurs, consacra ses forces et ses loisirs à une œuvre qu'il n'envisageait pas de publier de son vivant mais qu'il destinait aux générations à venir, orgueilleux et modeste : « En dépit de cette forme incomplète, je pense pourtant qu'un lecteur sans préjugé, s'il a soif de vérité et de certitude, ne méconnaîtra pas dans les six premiers livres les fruits d'une réflexion de nombreuses années et d'une étude ardente de la guerre ; il y trouvera peut-être les idées directrices d'où pourrait sortir une révolution de la théorie ³. »

Chercher la vérité et mourir au moment de l'atteindre, défendre des valeurs périssables, que des disciples infidèles pervertissent un siècle plus tard, tel fut le destin de Carl von Clausewitz.

Nul besoin d'être Allemand, Prussien ou officier pour partager l'aventure de cette âme partagée.

1. Lettre du 1^{er} septembre 1807, *Ibid.*, I, p. 288.

2. *Ibid.*, I, p. 296. Lettre du 5 octobre 1807, écrite de Coppet.

3. Il s'agit de la fin de l'avertissement de juillet 1827.

INTRODUCTION

De l'interprétation historique

L'interprétation au sens le plus large et quel qu'en soit l'objet, les rêves ou *Le Capital*, appartient au nombre des thèmes favoris des philosophes français, au cours des dernières années. Claude Lefort a consacré plus d'une centaine de pages, dans son livre monumental sur Machiavel¹, à esquisser une théorie de l'interprétation avant de la mettre en pratique. Les quelques pages qui suivent, exposé de méthode, ne visent pas aussi haut. Une même théorie de l'interprétation ne vaut pas pour tous les auteurs et chaque interprète garde sa liberté. Alain aimait à dire que le vrai Descartes est le Descartes qui est vrai — formule à la fois orgueilleuse (qui, sinon Alain, faisait dans les écrits cartésiens la part du vrai et du faux?) et antihistorique : les penseurs appartiennent à leur temps lors même qu'ils le dépassent.

La méthode qui me paraît adaptée à l'objet choisi sera jugée à coup sûr, simpliste, voire — suprême injure — positiviste. Clausewitz n'a rien publié de son vivant à l'exception de l'article contre H. von Bülow dans la *Neue Bellona*, les lettres de la *Minerva* sur la défaite prussienne de 1806 et un commentaire de la campagne de 1813 jusqu'à l'armistice — trois écrits anonymes.

Son œuvre maîtresse est demeurée inachevée et il n'a jamais voulu la publier de son vivant. Pourquoi? Il n'avait peut-être pas perdu tout espoir de jouer, à la faveur de circonstances imprévisibles, un rôle historique. Officier général, il aurait pu sans déchoir publier tel ou tel de ses ouvrages : Scharnhorst l'avait fait. Le *Traité*, cependant, ne ressemblait pas à un manuel d'artillerie, il différait profondément des

1. *Le travail de l'œuvre : Machiavel*, Paris, Gallimard, 1973.

RAYMOND ARON

Penser la guerre, Clausewitz

J'ai lu *De la Guerre* pour la première fois il y a une vingtaine d'années, puis je l'ai cité comme tout le monde. À l'occasion d'un cours donné au Collège de France, en 1971-1972, j'étudiai pour la première fois l'ensemble des écrits militaires, politiques, personnels de Clausewitz et crus constater que la pensée du plus célèbre des stratèges restait à découvrir et à comprendre. Pensée en devenir qui n'avait pas encore trouvé sa forme définitive, lorsque, victime du choléra, le général prussien mourut en 1831. Dans le premier tome, je tente une reconstruction, aussi rigoureuse que possible, du système intellectuel de cet enfant des camps qui voulut mettre au jour l'esprit — la nature et l'essence — de la guerre, « véritable caméléon ». Formation du système, tendances divergentes, synthèse finale, équivoque irréductible, spécificité de la dialectique, rapport à Montesquieu, à Kant, à Hegel : sur tous ces sujets, je formule mon propre jugement et le confronte aux jugements des critiques allemands.

Livre d'érudition, destiné aux seuls spécialistes ? Certes non. Clausewitz a été lu dans les écoles d'état-major, par Moltke et par Foch, mais aussi par Lénine et par les marxistes. Qui se réclame de lui, à bon droit : Schlieffen et le haut commandement allemand de 1914, ou bien Lénine et Mao Tsé-toung ? Figure-t-il au banc des accusés, ainsi que l'affirme B. H. Liddell Hart, en tant qu'un des responsables des massacres de la Première Guerre mondiale ? Ou se dresse-t-il en procureur, face à ceux qui suivirent aveuglément Hitler jusqu'au bout ? Théoricien de la stratégie classique de l'âge européen, a-t-il encore quelque chose à nous enseigner à l'âge planétaire ? Des deux idées maîtresses — principe d'anéantissement et suprématie de l'intelligence politique sur l'instrument militaire — l'arme nucléaire confirme la deuxième et modifie le sens de la première.

Pourquoi cette longue familiarité, cette sympathie que j'avoue avec un homme dont tout devrait me séparer ? Romantique et raisonnable, impitoyable en ses analyses et d'une sensibilité frémissante, pauvre au milieu des riches, frustré de la gloire à laquelle il aspirait, Clausewitz appartient à la lignée des Thucydide ou des Machiavel, qui, grâce à leur échec dans l'action, trouvent le loisir et la résolution d'élever au niveau de la conscience claire la théorie d'un art qu'ils ont imparfaitement pratiqué.

R. A.

